Troisième Année. — N° 154 LE NUMERO : 5 CENTIMES Dimanche 11 Janvier 1903

Courrier de Tourcoing

JOURNAL RÉPUBLICAIN HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS { 6 mois . . . . . fr. 2.50 / un an . . . . . fr. 5.00 — Départements et Etranger : le port en sus

Rédaction & Administration
43, Rue du Tilleul, TOURCOING

INSERTIONS { Annonces . . . la ligne. 15 cent. / Réclames . . . id. 40 cent. / Demandes d'emploi : id. 10 cent.

RÉPUBLICAINS D'AUJOURD'HUI

En toute occasion on entend les radicaux vanter leur discipline, qui n'est à proprement parler qu'un jeu de bascule dont l'équilibre se rompra quand les électeurs verront clair, et c'est au nom de cette *discipline* « *soi disant républicaine* » qu'ils se réunissent en congrès, qu'ils désignent leurs candidats, en un mot qu'ils s'imposent dans toutes les élections. Comme ils ne vivent que de l'émiettement des autres partis ils emploient toujours la même tactique qui, nous sommes obligés de le reconnaître, leur réussit à souhait. Il est vrai que le début est souvent laborieux, car les compétiteurs sont nombreux, mais ils trouvent toujours moyen de placer l'homme de leur choix. Les socialistes comme certaius modérés régimbent bien un peu, ils se permettent de petites observations mais fascinés par ces charmeurs de profession ils finissent par payer leur tribut au Moloch radical, dont la puissance est faite de tartufferie et de menaces. Nous en voyons un exemple frappant dans l'élection sénatoriale qui a eu lieu dimanche dernier à Lille.

Pour faire choix d'un candidat, le parti *républicain* avait convoqué en congres un certain nombre de personnelités politiques, députés, conseillers généraux, électeurs influents, etc., etc.

Il a suffi que certains députés progressistes répondissent à l'appel pour soulever les murmures des socialistes et antres *blocquarts* radicaux. Cependant il nous semble qu'ils sont républicains avérés ceux qui ont appelé un Waldecq pour faire mousser leur élection. Pour être exact, il est vrai de dire que le Waldecq d'alors n'était pas le Waldeck de ces derniers temps, tout en ne formant qu'une seule individuelité. Oui ils le sont républicaine mais ils ne le sont pas comme les radicaux voudraient qu'ils le fussent. Ils ne font pas parti du bloc ministériel et comme ils ne peuvent pas montrer patte blanche on leur ferme le porte au nez, et un leur crie vous n'avez rien à faire ici vous n'êtes pas *républicains*. Il en fut du reste toujours ainsi. Si nous nous reportons quelques années en arrière, nous voyons que les républicaine de 1875 ou de 1880 seraient des réactionnaires aujourd'hui, et Gambetta lui-même, le Grand Gambetta que l'opportunisme triompbant éleva sur le pavois des honneurs serait à l'heure présente un vulgaire calotin. Le *vrai républicain*, le pur, l'unique, celui qui incarne l'entité républicaine, change suivant les hommes qu'il porte au pouvoir.

En ce moment c'est être véritablement *républicain* que de chasser des français de leur domicile, d'interdire aux pères de famille de donner à leurs enfants l'instruction de leur choix, de proscrire la charité, le dévouement, l'abnégation sous toutes les formes qu'elles se présentent, parce qu'à la tête du ministère se trouva un rénégat, un défroqué qui, élevé sur les genoux de l'église avec l'argent des prêtres, a rêvé d'abolir tout ce qui est religieux. Quant cet ex-abbé disparaîtra de la scène politique et que par impossible il puisse se rencontrer un homme encore plus abject pour le remplacer il faudra que les *républicains d'aujourd'hui* fassent un pas de plus dans le chemin de la honte et de l'ignominie s'ils ne veulent pas passer pour des modérés.

Nous ne leur envions pas cet honneur et nous nous contentons d'être républicains dans le sens strict du mot, c'est-à-dire que nous ne voulons proscrire personne, que nous voulons étendre la liberté à tous les français sans distinction de religion et de fortune.

Ils sont légion, ceux qui pensent comme nous, ils sont la majorité, c'est indiscutable, mais pourquoi faut-il qu'à chaque élection un grand nombre se laisse enjoler par les promesses fallacieuses de leurs adversaires aux abois. A notre avis les modérés qui se sont fourvoyés dans ce congrès de Lille eussent mieux fait de s'abstenir que de donner tête dans ce trequenard ou euraient dû tout eu moine protester quand on contestait leur républicanisme. L'affaire en elle-même n'a pas de conséquence car nous osone espérer qu'ils n'ont pas sacrifié sur l'autel du rénégat Combee.

Il n'empêche cependant que le jour du scrutin ces mêmes radicaux qui avaient errachè à M. Potié un aveu de ralliement eu bloc le présentèrent sous un tont autre jour suivant qu'ils s'adressaient à des modérés ou à des socialistes.

Aux premiers ils exhibaient un Potié candidat egricole, ne s'occupant pas de politique et aux secnnds ils en faisaient un pur entre les purs résolu à couvrir de ses votes tous les actes du ministère.

Il nous rsvient que certains modérés se laissèrent prendre a cet appas trompeur; quant eux socialistes, habitués aux basses compromissions et aux honteux marchandages ils y ellèrent franchement et mirent leur main dans celle des radicaux. Les une regretteront plus tird leur naiveté et leur apatbie, quant enx autres ils se consoloront en disant avec le proverbe : « Quand on n'e pas ce que l'on veut on prond ce qu'on a; et on s'en contente. »

Ever

INFORMATIONS
Politiques

Toute la politique intérieure se résume dans le grand événement qu'à constitué le scrutin sénatorial de dimanche. La politique du « bloc » en pourrait plutôt triompher, mais par des gains de républicaius sur républicains, — les monarchistes sertants ayant tous été réélus, et avec des majorités considérables. Le mouvement d'adhésion à la République a été arrêté par la politique tracassière et persécutrice qui est en faveur aujourd'hui et l'idée républicaine reperd dans l'Ouest le terrain gagné.

Les ministériels se consolent de cette déconvenue en célébrant bruyamment la grande victoire qu'ils déclarent avoir remportée sur les modérés. Cette victoire cependant se réduit à des proportions assez modestes, la majorité au sénat ne s'en trouverait guère accrue que d'un demi-quarteron de voix, — et d'ailleurs elle n'est pas une r victoire sans larmes r. Plusieurs des fidèles du cabinet ont mordu le poussière, comme M. Joseph Fabre dans l'Aveyron, Renard dans la Creuse, César-Allemand dans les Basses-Alpes, tous trois sénateurs sortants. Parmi les candidats nouveaux dont le succès était escompté par le gouvernement des échecs significatifs sont également à relever. Ainsi M. Fernand Faure n'est pas élu à Bordeaux, bien qu'il eût obtenu l'investiture du Congrès radical-socialiste. Les socialistes surtout récoivent des camouflets retentissants. M. Fislaisères est battu à plates coutures dans les Bouches-du-Rhône, M. Delory, maire de Lille, n'est pas mieux traité dans le Nord, ni M. Fournière dans le Gard. Certes chaque parti a ses victimes, comme il arrive nécessairement dans toute mêlée, et les modérés déploient hautement la non-réélection de M. Ramband, du docteur Corail, de M. Martell et de quelques autres hommes de valeur et de conscience dont les électeurs sénatoriaux ont momentanément oublié les services, mais dans l'ensemble la bataillon des modérés a fait bonne figure, malgré les manœuvres et les injures qu'on a prodiguées contre lui.

Au total, le journée de dimanche ne marquera aucune modification dans la politique. Le déplacement de quelques voix dans un sens ou dans l'autre ne pouvait changer la physionomie du Sénat.

— Le pèlerinage à la maison des Jardies où Gambetta est mort il y a vingt ans, a réuni cette année, comme de coutume un grand nombre de fidèles. Depuis que Gambetta n'est plus son souvenir est resté sans cesse à l'ordre de ses amis et son prestige n'a fait que grandir. M. Delonle-Montaud, qui a pris la parole au milieu de l'assistance recueillie, a dit avec raison que les gambettistes gardaient mal le souvenir de leur noble ami s'ils ne savaient tirer de sa vie de graves leçons. Certes Gambetta était plus que quiconque ardent au combat, il avait aussi mené — et avec qualis énergie ! — la lutte contre le cléricalisme, mais, après la victoire, il songeait à une conciliation qui eurait groupé toutes les forces de la patrie. Il parlait, lui aussi, du drapeau de la République assez large pour abriter sous ses plis généreux tous les enfants de la France, et M. Delonle-Montaud n'a peut-être pas assez insisté sur cette leçon de tolérance à la fois et de bonne politique.

Avant même que l'homme qui était le dépositaire la plus intime de sa pensée, avant que Spuller eût prononcé le mot, Gambetta avait été l'initiateur de « l'esprit nouveau ». Aussi il y a quelque chose de choquant à voir les radicaux d'aujourd'hui s'assurer entre eux, avec une outrecuidanie naïveté, que l'homme dont ils ont le front de se dire les disciples approuverait aujourd'hui leur œuvre de sectaires. Mais que le lecteur considère l'exclusivisme jacobin de nos gouvernants du « bloc » et qu'il se rappelle ensuite les paroles fameuses de Gambetta et qu'il juge de la différance ! « La démocratie, a écrit Gambetta, r n'est pas le gouvernement de l'uniformité, ni « de cette discipline passive que l'on rêva dans « d'autres partis, c'est la gouvernement de la r liberté de penser et d'agir. r Et il a dit aussi : « Dans un gouvernement républicain, le grand « péril est de faire de la politique restreinte en r vue de tel ou tel groupe. Ce n'est par une « république de parti que demande, que veut « notre démocratie, ce n'est pas une République « fermée, exclusive, c'est une République natio- « nale, n'est la République de tous. r

L.-D. ARNOTTO.

Actualités Politiques

Les Elections au Sénat.

Si les élections de dimanche ne modifient pas sensiblement la physionomie du Sénat, il faut constater cependant qu'elles indiquent encore un progrès de la politique du « bloc » au détriment de la politique libérale et que M. Combes, en pourrait tirer personnellement quelque vanité.

Sous l'inspiration de M. Emmanuel Arène, qui semble s'être refait par la vertu du « bloc » une virginité, au moins auprès de ses compatriotes, la Corse vient de bombarder M. Combes d'un mandat improvisé qui va faire double emploi avec celui que lui continuaient, de leur côté, les électeurs de la Charente-Inférieure.

Mais c'est moins une démonstration politique que les Corses ont songé à faire au coup de trombion national qu'ils ont voulu tirer pour appeler sur leur île la manne gouvernementale dont ils se plaignent d'être sevrés depuis tantôt 33 ans qu'ils ont perdu le régime impérial : Nous avons voulu, ont-ils télégraphié à M. Combes, appeler sur notre département qui fut trop longtemps négligé, l'attention plus particulière du Gouvernement ». Ces braves gens ne perdent pas la carte, ils le présentent même à payer avec une précipitation qui, le premier enthousiasme éteint, donnera sans doute à réfléchir à M. Combes sur la portée d'une manœuvre due à la collaboration courtisanesque d'un député malin et d'un préfet roublard. La manifestation s'adresse essentiellement au dispensateur passager de la grâce ministérielle ; redevenu Gros Jean comme devant M. Combes, en fera la désovante expérience : plus de portefeuille, plus de Corses !

Dans la Charente-Inférieure, M. le président du Conseil est arrivé bon troisième sur la liste de quatre candidats dont il était le chef. On sait avec quels lauriers semblants il s'était présenté aux électeurs ses compatriotes, dans une profession de foi que M. Méline aurait pu signer s'il ne l'avait probablement trouvée un peu effacée et timide aussi bien sur la politique générale que sur le terrain des réformes. Il faisait appel à la concorde républicaine, disant combien la République et son propre Gouvernement avaient besoin de toutes les bonnes volontés et y tenaient. Bref on pouvait croire que la fureur d'ostracisme qui avait signalé la réunion radicale allait se calmer et que nous allions en revenir à la traditionnelle courtoisie qui était autrefois de mise entre républicains et qui avait longtemps survécu comme un souvenir des grandes luttes soutenues en commun, dans des périls autrement sérieux que ceux sortis de l'imagination fertile de nos sauveurs du jour.

Mais toute cette sagesse, cette modération, cette courtoisie n'étaient que de la frime électorale : avant même l'épreuve du scrutin, un vieux et utile serviteur de la république M. Bisseuil, sénateur sortant, poussé à bout, faisait placarder à la porte de la préfecture de La Rochelle cette protestation indignée : « Ces adversaires implacables veulent me jeter hors du parti républicain, je les en défions ! Je ne suis pas candidat. »

Voilà le fait consommé à la satisfaction. Cette nouvelle preuve de la haute hombomie de M. Combes était, du reste superflue. L'hypocrisie de sa politique sournoise et sans autre générosité que celle de la sportule électorale, n'est plus à démontrer.

Comme le ministère de l'Intérieur, les préfectures ne sont plus que des agences où tout devient faveur jalousement réservé aux amis de « bloc » depuis les premiers postes de l'administration départementale jusqu'aux plus infimes des services communaux. Tous les rouages sont faussés et depuis le premier ministre jusqu'au dernier bersaliste, tout le monde ne songe qu'à soigner la clientèle.

On se demande pourquoi la politique du bloc gagne des voix dans le collège sénatorial et dans les campagnes, tandis qu'au contraire elle est plutôt en défaveur dans de grandes villes qui semblaient devoir être un meilleur terrain. La raison est très naturelle : nos paysans ne sont cependant pas devenus socialistes ; ils n'ont aucune confiance dans les candidats avancés qu'ils méprisent souvent d'autant plus qu'ils les connaissent mieux, mais ils craignent la persécution ou simplement les ennuis et ils n'ont aucune vocation pour être victimes de leur vertu. Incapable de résister à la tempête, ils se mettent à l'abri en attendant qu'elle passe. Ce n'est peut-être pas héroïque, mais c'est si humain !

LA ROUVRAYE.

L'épée du Madhi

C'est à la conquête de l'épée du Madhi, cachée dans un des piliers de la grande mosquée de Fez que l'imposteur Bou Hamara entraîne, comme dans une croisade contre l'infidèle les partisans fanatisés dont se grossit chaque jour son armée.

Sa popularité s'élève contre l'impopularité du Sultan... Mais, pour expliquer le peu de fonds que Sa Majesté chérifienne doit faire sur la loyauté de ses peuples, il est opportun de rappeler dans quelles conditions irrégulières il recueillit la succession paternelle en détriment de son aînée. C'est presque de l'histoire ancienne par le temps qui court. Lorsque mourut le sultan Moulai Hassan, le 6 juin 1894, le grand chambellan Si Ahmed Ben Moussa recourut à un stratagème pour empêcher l'avènement du fils aîné, Moulai Mohammed, l'héritier naturel, et faire monter sur le fils cadet, Moulai Abd-el-Aziz le sultan actuel, alors âgé de seize ans seulement et qu'il espérait tenir plus aisément en tutelle. Il réussit à cacher pendant deux jours la mort de Moulai Hassan et eut ainsi le temps de prendre toutes ses précautions. Quand à Moulai Mohammed, qui avait essayé d'en appeler aux armes, il fut battu, fait prisonnier et emmené dans une prison de Mequinez où il est encore, nû de moins il y était encore ces jours derniers.

Le jeune usurpateur se signale par son zèle réformateur et voulut doter son pays des bienfaits de la civilisation européenne, et non seulement d'automobiles, mais encore de nos méthodes administratives. Il s'entoura d'Anglais et d'anglophiles, en pour lavori et conseiller intime le correspondant du Times, M. Harris, et donna le commandement de sa garde à un ancien sous-officier de l'armée anglaise, M. Mac Lean, qui fit surtout de bonnes affaires.

Ce mode de gouvernement cadrait aussi mal que possible avec l'immobilisme fanatique des traditions musulmanes. C'est pourquoi la rébellion qui couvait déjà depuis longtemps, surtout dans les régions du nord-est habitées par les turbulentes tribus barbares, éclata ouvertement à la suite des prédictions enflammées d'un de ces prophètes politico-religieux comme il en surgit si souvent en Afrique. Celui-ci était un soldat scieucieux, mi-fanatique, mi-charlatan, du nom d'Omer Zarhani qui se proclama l'envoyé du Madhi, prometant d'envoyer ses adeptes jusqu'à la grande mosquée de Fez où apparaîtrait le madhi lui-même pour lui remettre l'épée sacrée cachée dans un des piliers et par la vertu de laquelle la victoire des croyants sur les infidèles ne serait plus qu'un jeu de massacre. Sa ressemblance avec Moulai Mohammed, l'héritier légitime du trône enmuré à Mequinez, favorisa l'entreprise d'Omer Zarhani qui, à l'exemple des autres prophètes adopta un nom de guerre, celui de Bou Hamara, la Père de l'Ancsse, à cause de l'ânesse blanche qu'il monte en guise de cheval de bataille. C'est une façon de symbole que cette ânesse, le symbole du fanatisme musulman contre la civilisation européenne symbolisée elle-même par l'automobile du sultan !

Le sort fut d'abord défavorable à Bou Hamara : le 3 novembre il fut battu et obligé de chercher refuge dans la tribu des Chiatas. Mais ensuite, il ne connaît plus que des succès. Le 29 novembre, les Chiatas étaient vaincqueurs et Bou Hamara s'installa à Taza au milieu d'une cour princière. Deux fois il résista aux assauts des troupes chérifiennes qui ne semblent d'ailleurs avoir qu'avec une médiocre moitiere de la supériorité de leur armement européen. Après la première bataille, le sultan Abd-el-Aziz se vit obligé d'interrompre à mi-chemin son voyage de Fez à Rabat et de se replier sur Fez. Après avoir pris des renforts dans la capitale, il marcha à son tour contre Taza, mais fut aussi repoussé, subissant de grandes pertes. On sait qu'il est malheureusement lui même bloqué dans Fez.

On suppose que Bou Hamara est à la tête de 30.000 partisans et qu'il a des intelligences dans tout le Maroc et jusque dans la capitale assiégée. S'il l'emportait, l'intervention des puissances s'imposerait pour arrêter le mouvement fanatique qu'il a déclaré contre les chrétiens, — et c'est là que la question deviendrait épineuse pour la politique européenne.

Les pluies torrentielles qui ont transformé les moindres cours d'eau en barrières infranchissables rendant les communications à peu près impossibles en ce moment entre Fez et Tanger et ont dû immobiliser les troupes en contact autour de Fez, laissent ne sait-on que vaguement ce qui se passe. Malgrégnant Abd-el-Aziz comptait sur l'intervention active de ces étrangers dont la présence lui coûte si cher, mais non seulement les Anglais n'ont jamais songé à venir à son secours, et ils ne seraient d'ailleurs bien en peine, mais encore son favori lui-même, le correspondant du Times, s'est éclipsé au premier danger avec la rapidité de l'éclair et, après avoir sauvé plusieurs chevaux, ne s'est arrêté hors d'haleine et épuisé, dans sa fuite précipitée, qu'après avoir mis soixante lieues entre lui et l'ânesse blanche de Bou-Hamara ! Abd-el-Aziz paraît avoir été mieux inspiré quand il n'est résolu à envoyer chercher à Meqninez son frère Moulai Mohammed pour prouver l'imposture de Bou Hamara.

Quoi qu'il en soit, les puissances prennent leurs dispositions en vue des éventualités. Les Cortès que le gouvernement espagnol se proposait de dissoudre restent en permanence. Une importante escadre anglaise est venue de Malte mouiller à Gibraltar. La première division de notre escadre de la Méditerranée, sous les ordres de l'amiral Pottier, attend à Toulon le signal du départ et, d'Oran, de Mostaganem et de Clemesin, on fait avancer vers la frontière marocaine zouaves et tirailleurs.

Georges LAURENCE.

CHRONIQUE LOCALE
TOURCOING

AVIS AUX ÉLECTEURS

La période d'inscription sur les listes électorales a été ouverte vendredi, 2 janvier, et sera close le 4 février à minuit.

Tous les jeunes gens qui auront vingt et un ans, avant le 1er avril prochain, et qui ont subi ou subiront prochainement le sort à Tourcoing, seront inscrits d'office, sans démarches de leur part.

Les personnes qui sont venues se fixer depuis peu dans notre ville, les naturalisés et les réintégrés dans la qualité de Français, doivent eux-mêmes réclamer leur inscription en la faire réclamer par un électeur déjà inscrit.

Les conditions requises sont les suivantes : Entre Français et majeur, (21 ans), avant le 1er avril procbain ; avoir six mois de *résidence* à Tourcoing, pour le 31 mars 1903, ou à défaut de six mois de résidence, avoir établi son *domicile* à Tourcoing, par une déclaration faite au bureau de la population.

Les fils de Belges nés en France avant le 1er avril 1882, peuvent aussi demander leur inscription sur la liste électorale.

Ces bons Apaches.

Notre bon La Fontaine excellait à peindre sous forme allégorique les travers de notre triste humanité. C'est ainsi que pour stigmatiser l'ingratitude il mit ce scène une couleuvre raidie par le froid qu'un passant apitoyé réchauffa dans son sein. La couleuvre sous la bienfaisante chaleur retrouva l'élasticité de ses anneaux, mais elle en profita pour blesser son imprudent sauveur.

Cette chose là se voit tous les jours et il suffit d'être en situation de venir en aide aux malheureux pour en faire la triste expérience.

Tous paient leur tribu à l'ingratitude humaine et n'en sont pas exceptés ceux qui flattent les basses passions de nos modernes apaches.

On s'a pas oublier que lors de la manifestation contre l'exposition des œuvres de la rue du Sergent Bobillot, nos adversaires politiques n'ont pas eu honte de soudoyer une bande d'ingrevies, de sociétaires, de rodeurs de barrières, qui moyennant une pièce de